



UN CARDINAL chez LES ANARS ...



Pierre Bourdieu

à Radio Libertaire



Jean Dubuffet - Affluence (1961)

Groupe du " 71 "

Vache Folle.01 - Paris 2008



L'ensemble intégral des textes ainsi que les illustrations que nous reproduisons en couverture et dans les pages qui suivent ont été publiés par le Groupe de la Vache-Folle *de la* Fédération Anarchiste ; *ceci à l'occasion d'une émission de* Radio-Libertaire *consacrée à un ouvrage de* Pierre Bourdieu *avec la participation de l'auteur le 1er mars 2001 et à propos de son décès survenu quelques mois plus tard le 23 janvier 2002.*

Groupe du " 71 "

UN CARDINAL CHEZ LES ANARS…

Pierre Bourdieu à Radio Libertaire

SOMMAIRE

PAGE 5 : *AVANT-PROPOS*

PAGE 7 à 27 : Reproduction presque intégrale, (il manque la fin de l'enregistrement) et « brut de cassette » des échanges entre Pierre Bourdieu et les deux chroniqueurs de Radio-Libertaire, le 1er mars 2001.

PAGE 29 à 33 : Copie de l'article paru dans *Le Monde Libertaire* n° 1240 du 5 avril 2001, reprenant, après quelques corrections de l'invité, une grande partie de l'interview du 1er mars 2001. (illustré de sa réponse à notre envoi du projet d'article du *Monde Libertaire* du 3 avril 2001).

PAGE 35 à 36 : Copie de l'article paru dans *Le Monde Libertaire* n° 1268 du 14 février 2002, saluant Pierre Bourdieu, mort le 23 janvier.



AVANT-PROPOS

Le 1er mars 2001, l'émission « Chronique hebdo » recevait Pierre Bourdieu pour dialoguer autour de son dernier bouquin intitulé « Contrefeux n° 2, pour un mouvement social européen » *(Editions Raisons d'Agir, 30 F)*

Mis à l'index par le « Sacré Collège » des « Dominants » de la Communication (celle du vide de la pensée, toutes télés et radios confondues, y compris « France Culture »), un peu comme un sous-préfet qui s'en va-t-aux champs boire un bol d'air frais, le Cardinal Ratzinger de la Science (selon le directeur de la revue « Les Temps modernes » — « Le Monde » *18-9-98), est venu par plaisir rompre des lances avec les Anars.*

Drôle de pèlerin ! ... vont s'écrier nos orthodoxes craintifs ... S'encanailler ainsi avec un notable du Collège de France ! ...

Eh bien oui ! Nous aimons bien les moutons noirs, ceux qui « ouvrent leur gueule » — Le Monde *du 3.12.99 : « La tradition d'ouvrir sa gueule » — surtout quand la contradiction, la controverse est possible et fructueuse.*

Enfin nous avions l'outrecuidance de nous estimer aptes à délivrer ou non à notre impétrant de pèlerin son brevet d'humanisme. Nous étions curieux de savoir si, 500 ans après la création du Collège de France à l'initiative de Guillaume Budé, humaniste généreux, helléniste et savant, ami d'Erasme et de Rabelais, le même esprit pouvait encore souffler sur quelques-uns de ces collégiens du troisième millénaire.

Retranscription de l'émission

« CHRONIQUE HEBDO »

sur *Radio Libertaire* le 1er mars 2001

avec la participation de

PIERRE BOURDIEU

NI DIEU NI MAITRE

UN CARDI

Pierre Bc *Radio Libertaire*



— JACQUES : C'est Pierre Bourdieu qui est dans les studios de Radio Libertaire et à qui on a demandé de bien vouloir s'expliquer sur un bouquin qui vient de sortir. Ce bouquin de la collection « Raisons d'agir » dans la rubrique « Contre-feux n° 2 » porte le sous-titre « Appel pour un mouvement social européen ». C'est de ça dont nous allons parlé essentiellement, non pas que Pierre Bourdieu se soit précipité sur la plus importante affaire médiatique qu'est Radio Libertaire pour la promotion de son bouquin mais c'est tout de même un sujet qui est tout à fait en phase avec l'actualité puisqu'on aura à évoquer l'Europe. Et l'Europe c'est tout à fait en ce moment la vache folle, les sanctions prévues contre l'Irlande qui est un très bon élève de l'Europe financière mais qui n'a pas le droit d'investir dans la santé, l'éducation, etc.

Donc deux sujets sur l'Europe.

— Le mouvement social. Pierre Bourdieu nous dira un peu ce qu'il pense de la situation du mouvement social.

— Et enfin « L'Appel », ça c'est ce qu'on retrouve en 3ème partie.

Qu'est-ce qu'on peut faire ? « Ouvrir sa gueule » comme il le disait dans un interview avec Günter Grass. Sur Radio Libertaire, on essaie aussi de l'ouvrir, d'ouvrir notre gueule et d'ouvrir les oreilles de nos auditeurs... qui nous écoutent, y compris pour nous critiquer. Mais auparavant, avant d'aborder ces thèmes, on va demander à Pierre Bourdieu au fond ce qu'il souhaitait, ce qu'il envisageait en venant à Radio Libertaire alors qu'apparemment les médias officiels ne l'attirent plus.

— PIERRE BOURDIEU : Non seulement ils ne m'attirent plus mais ils me repoussent, disons, ils sont repoussants. Il est vrai que je refuse systématiquement les interventions à la télévision et à la radio et je suis venu là par plaisir, par solidarité et par sympathie. Pour parler, aussi, de mon livre à des auditeurs qui sont, selon moi, parmi les destinataires privilégiés de ce livre puisque j'essaie, entre autres choses, d'appeler à une sorte de mobilisation d'un type nouveau, selon des formes d'organisation nouvelles, à inventer, non centralistes, non autoritaires, etc. Et dans un tel mouvement, la tradition anarchiste, qui se réveille de plus en plus en Europe, me paraît avoir un rôle important à jouer. Donc je pense que ... puisque dans les milieux officiels on parle de « public cible », finalement, le public que vous touchez, qui n'est sans doute pas de l'importance de celui que je toucherais si j'avais parlé à France-inter, ce public-là est une « cible » privilégiée pour moi. Ce sont des gens dont j'aimerais bien être entendu. D'une part, parce que je pense que c'est parmi eux que ce que je dis a le plus de chance d'être compris et c'est aussi parmi eux qu'on peut trouver des gens capables de se mobiliser de cette manière nouvelle, c'est-à-dire de manière non encadrante.

Raisons d'agir...

— JACQUES : Vous savez maintenant, auditeurs de RL qu'il va falloir que vous vous plongiez dans la lecture, assez facile je dois le dire ; ce n'est pas parce que Pierre Bourdieu est sociologue qu'il utilise un langage uniquement destiné à

ses paires...

Mais puisqu'on parle de ce bouquin qui s'appelle « Contre-feux n° 2, appel pour un mouvement social européen », vous pourrez peut-être dire un mot de l'entreprise éditoriale qui a commencé je pense il y a quelques années...

— PIERRE BOURDIEU : Oui.

— JACQUES : et comment vous la voyez se développer et quels sont les autres grands thèmes que, éventuellement, vous avez envisagé de traiter puisque nous ici à RL, on a déjà reçu Serge Halimi et Loïc Wacquant, l'un nous parlant des médias et l'autre des prisons, de la société concentrationnaire américaine où la prison devient en fait le substitut au chômage ou à la précarité et où on fait des affaires sur la construction de prisons.

— GÉRARD : Je voulais juste rajouter la chose suivante par rapport à cette liste-là, en ce qui concerne les invités. On a parlé aussi de deux autres ouvrages, celui de Frédéric Lordon au titre évocateur « Fonds de pension, piège à cons » et en sous-titre « Le mirage de la démocratie actionnariale » et puis celui — je l'ai commenté — de Laurent Cordonnier « Pas de pitié pour les gueux » — Théories économiques du chômage — et je pense que celui-là en particulier était très intéressant parce qu'on pourrait dire — on l'a évoqué tout à l'heure avant que cette émission commence — les gueux ... Qu'est-ce que ça serait ?...

On en parlerait actuellement... pas de pitié. On voit le traitement infligé dans ce monde aux hommes et aussi le traitement actuel infligé aux animaux, c'est-à-dire le massacre des animaux. On parlait de fermes, en ce qui concerne le Salon de l'agriculture, moi je parlais tout à l'heure de « La ferme des animaux » d'Orwell.. et c'est vrai que c'est assez inquiétant, c'est-à-dire que là encore... puisque que le titre de votre ouvrage c'est « Contre-feux n° 2 » — on en parlera tout à l'heure pour définir « contre-feux », ce que ça veut dire vraiment — est-ce qu'il n'y a pas, comme dans la chanson « Tout va très bien Madame la Marquise », est-ce qu'il n'y a pas le feu actuellement justement... aussi bien guerres qui existent, réelles, guerres militaires mais aussi guerres économiques avec des millions de victimes et là on le voit en Europe, on est actuellement dans quelque chose de très grave, au-delà même du scandale. Certains ont parlé pour l'Allemagne d'holocauste animal.. Ce que je voulais dire... et c'est peut-être aussi le fait que vous soyez venu sur Radio Libertaire — l'importance, la gravité de la situation et au-delà d'être en colère, ce que vous avez dit, précisé tout de suite en préface de votre ouvrage : « J'en suis venu à penser que ceux qui ont la chance de pouvoir consacrer leur vie » — en tout cas pour vous — « à l'étude du monde social ne peuvent rester neutres et indifférents à l'égard des luttes dont l'avenir de ce monde est en jeu ».

— PIERRE BOUDIEU : Oui. Il y a beaucoup de questions. Je vais commencer par la première, celle qui concerne la série. Vous avez évoqué trois ou quatre livres donc vous me facilitez beaucoup la tâche. J'en ajouterai un qui est important parce que je pense qu'il fait comprendre beaucoup de ce qui se passe dans le milieu intellectuel. C'est un petit livre qui s'appelle « Le décembre des intellectuels » et qui a été fait par un groupe de jeunes chercheurs très compétents

enfin qui ont réussi à faire, sous une forme très accessible, une analyse très rigoureuse des prises de position des intellectuels pendant décembre 95 et je pense que c'est important parce que ça permet de comprendre ce qui se dit et ce qui ne se dit pas dans les médias. C'est un travail très précis ; ils ont employé des techniques statistiques très complexes mais en même temps, ils parlent concrètement : on retrouve les noms propres des gens qu'on entend à la radio, à la télévision... Julliard, etc. Et ils essaient de montrer les bases sociales des prises de position de ces gens-là. Alors comme ils sont plus jeunes, ils sont nombreux, ils sont plus inconnus, leur livre a eu moins de visibilité ; c'est pourquoi j'insiste.

Les autres livres s'inspirent tous de la même intention, c'est-à-dire de faire aussi rigoureusement que possible — ça je crois que c'est important parce qu'une des faiblesses du mouvement social, surtout en France où il y avait une espèce d'ouvriérisme dominant qui portait à identifier l'adhésion à un mouvement, à une espèce d'entreprise d'abêtissement... Enfin beaucoup d'intellectuels entraient au Parti Communiste comme on entrait en religion pour s'abêtir. Pour ces raisons, il y a une coupure qui s'est créée et qui est très funeste — qui n'était pas du tout là aux origines du XIX^ème^ siècle — qui s'est créée entre le travail intellectuel, enfin la recherche, la réflexion, la critique, etc. et l'action, « l'engagement » comme on dit.

Donc il y a un effort pour essayer de mettre au service de tous, dans un langage aussi simple que possible — et ça je vous remercie de l'avoir dit parce que c'est vrai, c'est souvent un effort très grand, surtout par exemple pour les économistes — des acquis difficiles de la recherche. Et c'est important aujourd'hui parce que c'est souvent ou presque toujours au nom de la Science et de la Recherche qu'on opprime, paradoxalement. Je ne dirai pas... Il faut faire attention à ce que l'on dit, je ne dirai pas que l'économie est un instrument de domination mais il y a un usage de l'économie « scientifique » qui en fait un instrument de domination et pour se défendre contre cet instrument, il faut se lever de bonne heure, ce n'est pas facile. Il ne suffit pas de dire « Oui, tous de cons », il faut travailler. Alors ça, c'est le livre de Cordonnier qui est un livre extrêmement courageux. Il n'en a pas l'air mais c'est un homme qui est très compétent, qui connaît très bien l'économie mathématique — d'ailleurs c'est moi qui lui ai demandé de mettre en notes et en bibliographie des références à des équations très complexes pour que ses collègues sachent qu'il sait de quoi il parle. C'est donc un effort pour rendre accessible la philosophie qui est cachée dans des équations... à propos du chômage, etc. Alors c'est beaucoup de courage parce qu'il faut se farcir les équations et ensuite il faut les décrypter et les livrer dans un langage intelligible et je peux dire que ce livre a été recommencé cinq ou six fois pour garder à la fois sa rigueur, etc...

Comment trouver un autre langage ?

— JACQUES : Cordonnier, c'est donc : Démystification de l'utilisation de la science à des fins politiques très précises c'est-à-dire justifiant la fatalité économique, le libre-échange, etc. Donc ça c'est la science. Ce que je voulais vous demander : je disais tout à l'heure Halimi, les médias... d'autres, un autre sujet dans lequel en effet il y a toujours la même volonté d'une part, de créer à la fois le doute, de porter des jugements complètement différents de ceux qu'on entend tous les jours ou qu'on lit tous les journaux mais est-ce qu'il y a, j'allais

dire un chapeau général, une espèce de vision, ou en tous cas, une espèce de morale, de philosophie, de sociologie générale qui inspire le choix de chacun des thèmes qui sont au fond se battre contre cette uniformisation du monde, cette globalisation... Ou vous ne jugez pas ça utile ?

— PIERRE BOURDIEU : Oui et non. Je pense que... En fait cette philosophie, elle est dans le titre de la collection, le mot d'ordre...

— GÉRARD : Raisons d'agir.

— PIERRE BOURDIEU : que je trouve formidable — ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, donc je peux le dire.

Il faut avoir des raisons d'agir. On a trop identifier l'action à une espèce de précipitation. On se jette dans l'action, on réfléchit après. Je pense qu'il est important d'avoir des raisons et des raisons rationnelles enfin élaborées, réfléchies, construites, etc. Et on ne peut pas identifier la politique à un coup de cœur. Je pense que les jeunes générations qui sont — statistiquement — plus instruites, mieux formées ne supportent plus je pense que dans la déception que produisent les partis, les mouvements et même les syndicats, il y a en grande partie ça. Je pense que, par exemple, le succès de certaines tendances syndicales comme SUD, etc. tient au fait que, en grande partie, il a pour initiateurs des gens qui ont compris ça, qu'on ne parlait plus comme avant, que c'était fini ces conneries dogmatiques, rigides qui consistent en fait à prendre les gens pour des cons, en gros.

Oui, d'une part...

Et « Raisons d'agir », c'est ça la philosophie, c'est de dire aux gens : il y a des choses très difficiles et il faut l'accepter.

— JACQUES : Oui. Je dirais, par rapport justement à cette bureaucratie syndicale, raisons d'agir, soi-même, de façon autonome, sans se laisser simplement porter par un catéchisme, comme vous le disiez pour les communistes et sans se laisser porter par une bureaucratie qui finalement — d'ailleurs vous le dites à un certain moment dans cet ouvrage — a tendance à se complaire, à s'installer autour du bureau patronal, du bureau des chefs, du bureau des gens riches. On le voit bien dans la collusion, la publicité Nota/Baron Seillères où effectivement on se demande là si la simple idée de critique, de mettre en doute la parole du maître, la parole du seigneur existe encore, n'est pas totalement oubliée par les appareils syndicaux.

— PIERRE BOURDIEU : Oui mais c'est très général. Ce que vous dites est absolument vrai. Je pense que c'est pas d'aujourd'hui que j'avais écrit — Je crois que c'est dans « La Distinction » — que les mécanismes sociaux d'imposition culturelle, de domination culturelle font que les syndicalistes — qui sont reçus par Giscard d'Estaing — j'ai employé cette expression, « sont dans leurs petits souliers. »

Et j'avais mis, j'avais illustré cette analyse par une photographie où on voyait Séguy assis en face de Giscard d'Estaing. Je disais une chose qui touchait à des choses très profondes : je pense qu'il y a des habitus de classe, les gens ont la manière d'être de leur formation.

— JACQUES : On n'a pas oublié le « Not'Maître » du Moyen Age.

— PIERRE BOURDIEU : Voilà, exactement. Même quand ils peuvent très bien dire avec la langue des choses subversives et être tout à fait soumis dans leur comportement profond, dans leur inconscient, etc. et alors ce qui veut dire d'ailleurs que les compromissions, les soumissions ou les trahisons ne sont pas nécessairement conscientes et cyniques ; c'est bien pire souvent, les gens sont victimes des mécanismes sociaux qu'ils combattent et qui agissent encore en eux très profondément.

Alors et ça... Pas seulement les syndicalistes mais c'est aussi aujourd'hui les intellos par exemple, une des choses qui pour moi est particulièrement désolante... On a parlé en 81... les socialistes je me rappelle Max Gallo à l'époque disait : « Ah ! le silence des intellectuels » ça voulait dire... — les intellectuels, c'était Foucault, etc. quelques autres... — ne disent pas « Vive les socialistes » ; c'était ça, ce qu'il entendait par le silence des intellectuels.

— GÉRARD : Ce que vous avez signé à l'époque avec je crois Michel Foucault...

— PIERRE BOURDIEU : Oui. Aussitôt évidemment... Dès qu'on a dit quelque chose, on a trouvé qu'on aurait mieux fait de se taire. Aujourd'hui, les mêmes... Là encore la semaine dernière sur France-culture, Max Gallo, Finkielkraut, etc., ils ont communié dans la détestation de Vidal-Naquet et Bourdieu qui parlaient de l'Algérie. Or il me semble que et l'un et l'autre, nous avons quelques titres pour parler de l'Algérie. Ils disaient : « Mais comment, ces gens-là parlent de l'Algérie, ils n'ont aucune compétence... D'ailleurs, nous, nous ne savons rien ». Ils commençaient tous leur intervention par « Je ne connais rien à l'Algérie mais tout de même comment peut-on dire ça... » Alors que ça, c'est établi que la responsabilité du gouvernement algérien dans les massacres ne fait aucun doute. On le sait depuis cinq ans. Mais non seulement on ne dit rien — alors ça c'est important pour moi — non seulement une grande partie des intellectuels de cour ne dit rien mais quand ils prennent la parole, c'est pour dénoncer ceux qui ouvrent encore un petit peu leur gueule et pour...

Autrement dit, l'idée simple... enfin il y a une équation : intellectuels = indépendants, autonomes, critiques, etc. ; cette équation n'est plus admise du tout, du tout... On a à se justifier de faire ce qu'on a à faire.

— JACQUES : ... de ne pas être d'accord, de faire une autre interprétation...

Actualité de la reproduction et de la Noblesse d'Etat

— GÉRARD : Je voulais simplement faire une petite remarque, par rapport à ce que vous disiez, sur une forme de confirmation quand vous parliez de théorie très savante en ce qui concerne l'économie ; vous vouliez dire qu'on arrive à

« démontrer», entre guillemets, « scientifiquement » l'aliénation. Là je voudrais dire aussi une chose, c'est que peut-être on arrive à le démontrer avec la sociologie mais là encore, par des écrits philosophiques, nombreux dans l'histoire, par des réflexions aussi d'intellectuels dans l'histoire ou aussi les idées développées par les auteurs anarchistes, ce que dit... en tout cas pour la démonstration pour Cordonnier, il me semble que la « démonstration » d'accord elle est faite mais qu'il y a bien longtemps — quand vous parlez de choses cachées — comme La Boëtie avec « La servitude volontaire » — que ces choses-là avaient été exprimées, c'est-à-dire que les victimes finalement participaient à leur propre domination.

Alors un des aspects, celui-là au-delà des philosophes, aussi des artistes — quelquefois, on dit : une façon de voir, d'aller un petit peu au-delà, de voir un peu plus loin que le bout de leur nez — que, d'une certaine manière, ces choses-là quand même ont été évoquées depuis des dizaines d'années et certainement, d'une certaine manière, le rôle de la sociologie, le rôle de vos travaux, ce serait d'apporter l'affirmation que ce qui était analysé, ce qui était pensé, vu et perçu par beaucoup de gens, et bien évidemment, c'est une forme de vérité et là je voulais juste terminer par ce qui vient de se passer — parce que « Chronique Hebdo » c'est une émission d'actualité et je voyais par exemple les trois personnes qui viennent d'être nommées au Conseil Constitutionnel et bien là, on est en plein dedans par rapport à vos ouvrages. Premier ouvrage : « Les Héritiers » ; « La Reproduction » et puis « la noblesse d'Etat »... On voit qu'il y a Pierre Joxe et on nous dit... Pierre Joxe, fils d'un ancien ministre du Général de Gaulle... On a Olivier Dutilliez de la Motte, fils de Conseiller d'Etat, devenu Conseiller d'Etat lui-même et une troisième personne, Dominique Schnapper qui est la fille de Raymond Aron je crois ; elle a été l'élève entre autres de Pierre Bourdieu et là encore, c'est « reproduction », on voit bien... Donc il n'y a pas besoin à mon avis... pour quelqu'un qui verrait ça ... Là encore si vos travaux avaient permis... permettaient de voir plus clair et de changer les choses, on s'aperçoit que là en 2001, c'est la reproduction la plus totale, au niveau du Conseil Constitutionnel, et alors aussi un des aspects, on dirait : on va nommer, ça va être une première, une sociologue — parce que peut-être que cette sociologue là va apporter quelque chose de différent au fonctionnement du Conseil Constitutionnel...

— PIERRE BOURDIEU: Votre intervention est parfaite de mon point de vue pour faire voir que ce que nous faisons n'est quand même pas inutile. Parce que on dirait : pourquoi vont-ils chercher... Le cas de Cordonnier étant établi, on peut passer à la sociologie et je pense que dans ces petits livres, ce que nous essayons de faire, c'est aussi de retraduire, de manière telle qu'ils soient accessibles à tous, les discours savants que nous écrivons par ailleurs et qui sont réservés à nos pairs, avec tout l'appareil statistique, etc.

Alors cet effort de divulgation est important parce que... pour que, par exemple, ce phénomène d'héritage, que vous avez repéré, devienne universellement repérable, c'est un travail et je pense qu'il y a 30 ans vous ne l'auriez pas vu — ou votre équivalent — ou peut-être 40 ans ; « Les Héritiers » ont déjà... J'oublie que je n'ai plus vingt ans.

Je pense que par exemple cette prise de conscience du rôle du système scolaire est quelque chose de très très récent et quand on prend toute la tradition

du mouvement ouvrier, chez Marx, etc. et la tradition du mouvement libertaire, etc., il reste une grande vénération de l'éducation, qui est légitime, une grande vénération de la culture, qui est légitime, une grande vénération de la science, qui est légitime mais qui malheureusement entraîne une vénération naïve des savants, des artistes, etc. — Il faut qu'on ait Picasso au Comité Central, etc. — et qui fait oublier que... Moi je dis une chose très simple que j'ai mis beaucoup de temps à trouver : « La science est universelle, etc., l'art est universel, etc. mais il y a des gens qui ont le monopole de l'universel. » On disait : ils ont le monopole du capital, d'accord. Cela ça s'est dit depuis longtemps, on n'a pas attendu les sociologues. Mais pour dire ça « Le monopole de l'universel » je vous assure que ça, c'est une conquête importante, scientifique et politique, et difficile à faire parce qu'il fallait la faire par exemple contre moi-même. Je suis un produit du système scolaire, consacré par le système scolaire, etc. donc j'avais tendance à penser que je ne devais qu'à mes mérites et à mes « dons » ma consécration, ma situation. Et ça je peux vous dire qu'aujourd'hui encore, ça fonctionne très fort. Et y compris dans le mouvement social. Par exemple, une des choses... Si ce travail politique que nous essayons de faire est utile, c'est que le mouvement social est encore plombé par l'effet du titre scolaire, de l'autorité scolaire, de l'autorité académique. Et si par exemple, si mon intervention en 95 déchaîne une certaine fureur, c'est parce que je transgresse. Je vais apporté en quelque sorte ce capital consacré comme caution à des gens qui sont méprisés parce qu'ils n'ont pas, sous prétexte qu'ils n'ont pas...

Alors je finis là-dessus parce que c'est très important. Dans les entretiens qu'on a fait dans « La misère du monde », on découvre que les gens aujourd'hui, les pauvres, etc. ne sont pas simplement des malheureux, etc. ; ils se sentent cons et tout le système est fait pour identifier réussite à intelligence : les start-up, l'internet, etc. Il y a les intelligents qui ont accès à la science, etc. et les pauvres cons qui sont au chômage. On vous dit sans arrêt : il faut avoir des titres scolaires pour ne pas être au chômage — ce qui n'est pas faux, c'est statistiquement vrai mais pas du tout avec ce sens de justification de l'ordre établi qu'on donne à ces faits.

Je finis : En un sens tout a déjà été dit depuis très longtemps et il faut le redire tout le temps. D'abord parce que le discours dominant change tout le temps, ça c'est important ; il se modernise, beaucoup plus que le discours dominé, et aussi les réalités, les mécanismes changent.

— JACQUES : Oui. D'ailleurs sur ce sujet-là, vous citiez en effet la façon dont le système récupère et dont vos pairs se sont jetés sur vous, parce que vous trahissiez leur cause, en vous traitant de Cardinal Ratzinger... mais la perfidie du mécanisme est toujours aussi vivace puisque je voyais hier que le directeur de Sciences Po avait fait une incursion dans les banlieues, dans les Z.E.P. pour dire qu'on allait ouvrir sans concours à quelques individus — qui serviront de caution — les centres de cet établissement.

— PIERRE BOURDIEU : C'est ça. C'est typique. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les dominants changent sans arrêt. Je pense que — c'est un fait triste — mais la sociologie la plus critique est lue par les dominants beaucoup plus que par les dominés et beaucoup plus que par les responsables de mouvements de dominés. (Aujourd'hui ça commence à changer). Et les responsables se servent de

la sociologie pour faire une forme de démagogie rationnelle.

Il y a un autre exemple : ce sont les sondages. C'est une technique statistique tout à fait respectable, simplement, l'usage qui en est fait à Sciences Po, ce n'est pas un hasard que le directeur de Sciences Po... Le sondage est devenu la forme moderne de la manipulation des dominés. Là c'est une forme très vicieuse parce qu'on peut arriver à légitimer des choses injustifiables. Que le directeur de Sciences Po, qui a lu « Les Héritiers », etc., fasse un discours... On va tout de suite me dire : « Tu vois, tu as été entendu » me diront mes collègues conservateurs. Ou bien on me dira : « Tu sais, j'ai parlé dans *Le Figaro* et j'ai dit que l'élite française était trop étroite, comme tu le dis ». Mais on dit ça dans *Le Figaro* et on entend : il faut lâcher du lest, comme à Davos, on sait lâcher du lest. Ça fait partie du conservatisme éclairé. Et malheureusement la sociologie, souvent, est utilisée pour ça, mais ce n'est pas la faute des sociologues, mais elle est utilisée aussi comme instrument... pas de justification, plutôt d'aménagement des techniques de domination.

Sur les techniques de la manipulation

— GÉRARD : Question d'un auditeur, Raoul Vilette, venu à RL en tant qu'auteur d'un bouquin «Les mots du marché, le marché des mots ». Cet ouvrage montrait, au travers de l'information, la désinformation, la propagande, les mots utilisés, en particulier quand on parle des quartiers sensibles... Raoul revenait sur ce qu'on a appelé les grèves ou certains, les événements, les grèves, le mouvement de 95 important par rapport aux réactions au plan Juppé, c'est vrai qu'à cette époque-là... l'intérêt... ça avait duré assez longtemps mais comme m'a dit un chauffeur de bus ce matin « Malheureusement, ça s'est arrêté ». Alors je lui ai dit que j'espérais que la prochaine fois, au coup de sifflet, les gens ne s'arrêteront pas.

La question était la suivante : pour Raoul Vilette, il semblerait... il fait référence à un ouvrage de Gérard Filoche... Inspecteur du travail si je ne me trompe pas — à l'époque, vous aviez apporté... exprimé évidemment... même participé au mouvement social, soutenu le mouvement social mais à l'époque vous aviez refusé de condamner le «Plan Juppé» ou le soutien de Notat par rapport au Plan Juppé sur la Sécurité Sociale. A l'époque, tout un tas de gens avaient soutenu le Plan Juppé et puis après, il y avait eu une évolution et on avait vu que ça avait vraiment changé, qu'il y avait des gens qui s'étaient engagés dans les grèves.

— PIERRE BOURDIEU : C'est faux. Donc il faut que Raoul Vilette lise le petit livre « Le décembre des Intellectuels » où il y a à la fois la chronique des faits... Je ne fais pas partie du tout des gens qui se sont ralliés à la critique après avoir soutenu le plan. Pas du tout. La liste des gens se trouve dans le livre. Tout y est et il est clair que j'ai été tout de suite dans l'opposition et que j'y suis resté.

Ce qu'on peut demander, c'est pourquoi ce genre de bruit circule ? Qui le fait circuler ? Et pourquoi quelqu'un d'aussi intelligent que Raoul Vilette le répète ? C'est dangereux. Il faut quand même apprendre... ça fait partie de l'apprentissage des luttes politiques... Il faut apprendre qu'on peut être intoxiqué et qu'on peut collaborer à des intoxications.

Si on se demande qui a intérêt, par exemple, à ce qu'on dise ça de Bourdieu...

— JACQUES : Ce sont évidemment les mêmes qui vous appelaient en 98 le Cardinal Ratzinger de la Science.

— GÉRARD : C'est pour ça que je vous ai posé la question.

— PIERRE BOURDIEU : On me fait dire tellement de bêtises que je suis heureux quand je peux en abattre une...

— GÉRARD : Une autre question — qui ne concerne pas directement l'entretien donc j'en parle rapidement — qui avait été évoquée, avec tout ce qui s'est passé, les «disparues de l'Yonne », au travers de ce qu'on appelle, pour les handicapés, le problème de la justice et de la police dans cette affaire. Une auditrice parlait de l'importance de cette question sur le fonctionnement, dysfonctionnement de l'appareil de justice, appareil de police, les notables et cette affaire de l'Yonne qui est aussi révélatrice, quand on parle de la domination, quand on parle de l'oppression, de quelque chose extrêmement grave qui s'est passé et qui pour beaucoup de gens... les silences autour de cette affaire sont assourdissants.

— PIERRE BOURDIEU : Là aussi j'en profite. Vous m'avez demandé tout à l'heure quels étaient nos projets en ce qui concerne la collection.

Parmi les projets, il y en a un : c'est de faire un petit livre dont les auteurs seraient deux responsables du Syndicat de la magistrature, sur les contributions que la police, la justice, etc. apportent au maintien de l'ordre moral. Alors il faudrait ajouter le journalisme, parce que je pense qu'actuellement tout ce qui concerne la pédophilie, etc... Il y a tout un tas de déconnages, il n'y a pas d'autre mot, qui contribuent autant que la police et la justice. Si la police et la justice sont le bras visible de cette répression symbolique, etc., la tête souvent c'est le corps des intellectuels journalistes, ces gens qui font semblant de penser, qui parlent dans les micros, le dimanche entre 11 h et 12 h sur France-Culture, je cite très précisément, le matin entre 9 h 30 et 10 h 30 sur France-Culture. Ces gens-là passent leur temps à faire du travail de police symbolique, du maintien de l'ordre symbolique, de reproduction de l'ordre moral ; ils ont pris la place des curés. (Ni dieux ni maîtres ! c'est l'occasion de dire ça). Et ceci dit, avec toutes les apparences. Ils peuvent avoir les apparences et se dire de gauche, se vivre comme libérés, même libertaires, ils contribuent de façon très forte... et je pense que... alors c'est pas du tout de la détestation personnelle... Ces gens sont de bonne foi...

— JACQUES : Enfin on peut quand même se poser la question, à force de répéter autant la parole du maître, si de temps en temps ils ne se disent pas : est-ce que je pourrais peut-être réfléchir ou critiquer ou au moins douter ?

— PIERRE BOURDIEU : Oui... mais je pense qu'ils croient qu'ils doutent. Je pense qu'ils sont convaincus qu'ils doutent. Ils ne cessent pas de dire qu'ils sont philosophes. Or philosophe, ça devrait vouloir dire ça. En fait ce sont des porte-parole de l'ordre établi... par manque de réflexion, par précipitation, par conformisme, parce qu'ils se voient toujours entre eux... Ils sont tous d'accord, ils

sont bien dans cette espèce de guimauve morale.

Sur l'Europe...

— JACQUES : *A propos du bouquin, jusqu'alors, on n'a pas soulevé de points sur lesquels on se pose des questions. Comme je le disais tout à l'heure, je voulais aborder le sujet de l'Europe parce que vous dites d'une part, que l'Europe est un leurre, que l'Europe fonctionne comme un leurre, comme un masque mais en même temps, vous insistez sur — je cite un certain nombre d'extraits, évidemment un peu en dehors de leur contexte ; vous rattraperez si ça ne correspond pas à votre pensée — vous insistez sur le fait qu'il faut « plutôt lutter pour la transformation démocratique d'institutions antidémocratiques, qu'il vaut mieux radicaliser, et non pas annuler, le projet européen, qu'il faut remplacer la Commission, parce qu'elle serait anti-démocratique, par un exécutif responsable devant un parlement, etc., élu au suffrage universel ».*

Alors ces trois affirmations, qui sont réformistes, par rapport à ce que serait un masque ou un leurre, par rapport aussi à ce que je disais au début de cette émission : l'Europe qui en ce moment... La Commission Européenne qui tape sur les doigts de l'Irlande — parce que l'Irlande veut faire des investissements au risque d'une petite inflation qui dépasserait les normes des financiers... des investissements dans l'Education, dans la Santé, dans les Transports... C'est ce que dit la presse... Alors que l'Irlande a un excédent budgétaire, alors que l'Irlande a un taux de chômage de 4 %, qui est donc le moins élevé de l'Europe, et bien on lui dit « vous vous lancez dans des investissements de ce type, ça va provoquer de l'inflation, par conséquent il faut que vous arrêtiez immédiatement de penser à votre Transport, à votre Education et à votre Santé » et puis, enfin, mais on ne va peut-être pas y revenir en détail, l'Europe de l'Agriculture qui est l'effroyable catastrophe que citait tout à l'heure Gérard et qui montre à quel point l'Europe s'est fourvoyée, dans ce domaine en particulier qui, en plus, est le plus coûteux sur le plan financier, depuis le début, depuis 1950 c'est-à-dire qu'il y a un demi-siècle pratiquement l'Europe agricole qui est partie dans la mauvaise direction, vers le précipice et vers cette catastrophe... Je retrouvais des vieux documents de 1948 ou 47, au moment de l'hypothèse de la création de l'Europe et de l'Europe agricole et déjà un journaliste anglais de L'Economist *disait : « Je ne comprends pas que dans les projets de la future Europe agricole on fasse des subventions aux produits et non pas des aides aux individus». Parce qu'il prétendait que le mécanisme allait entraîner évidemment des phénomènes de concentration agraire et de productivisme. Et il y avait ça dans un journal anglais en 1948 ! C'est incroyable.*

C'est un petit peu ce décalage que je vois dans votre « timidité » par rapport à l'Europe et puis ce qu'elle est.

— PIERRE BOURDIEU : Oui. Je suis tout à fait d'accord sur la partie critique. Enfin je pense qu'elle est abondamment exprimée dans le livre. J'ai dit constamment que l'Europe actuelle était un relais des forces économiques dominantes et que... Il y a un petit point, un petit chapitre, c'est un topo que j'ai fait à Vienne, qui s'appelle « L'Europe ambiguë » où j'essaie de dire en résumé —

je crois que c'est important pour beaucoup de gens ; beaucoup de gens sont partagés... On a identifié l'adhésion à l'Europe à l'adhésion à la modernité et la résistance à l'Europe à l'archaïsme, au conservatisme, etc. Et il est vrai que les gens qui combattaient l'Europe ne se caractérisaient pas par une grande modernité ; c'étaient Pasqua, Seguin, Le Pen... des nationalistes absurdes... — Donc je disais : « Il y a deux Europe et l'une sert à cacher l'autre ». Il y a une Europe, autonome par rapport aux Etats-Unis et peut-être plus par rapport aux forces économiques dominantes, qui s'accrocherait à ses traditions, à ses traditions politiques, syndicales, à sa tradition de « Welfare State » pour le sauvegarder, qui s'accrocherait à ses traditions de solidarité avec le Tiers-monde, etc. Cette Europe-là fait encore marcher beaucoup de gens. Beaucoup de gens, qui se disent pour l'Europe, croient encore à cette Europe-là. Mais cette Europe cache de plus en plus mal une autre Europe qui n'est qu'une sorte d'appendice associé par des accords de libre-échange avec les Etats-Unis. Au fond, l'Europe est un peu comme ce qu'est déjà le Canada...

Alors ça, je pense que très peu de gens le voient aujourd'hui et je pense qu'il y a un certain nombre de découvertes... On voit déjà le cas de l'Angleterre qui à lui seul est une sorte de vérification expérimentale... Je voyais hier un Anglais qui me disait : « Nous, nous avons tous les inconvénients d'être associés aux Etats-Unis sans avoir aucun avantage. Nous n'avons que les accidents de chemin de fer, les épidémies, etc. » Donc on commence à voir ça.

Les choses que vous dites à propos de l'Irlande sont tout à fait exemplaires mais bizarrement personne ne les relève. L'histoire de l'Irlande, je ne connais pas, je ne lis pas les journaux à longueur de journée mais un commentateur a dit : « Est-ce que c'est ça l'Europe ? » Les gens ne peuvent même pas... Quand ils se conduisent en bons élèves de la classe européenne — on parle toujours comme ça dans les journaux — ils n'ont même pas le droit de placer leurs bons points, et dans des directions qui sont interdites par les accords internationaux. Il faut détruire « le système scolaire ». Cela on ne vous le dit pas. On ne vous dit pas que les bons élèves de la classe sont ceux qui détruisent le système scolaire, comme les Anglais qui détruisent le système de santé, comme les Anglais qui détruisent le système de transport, autrement dit qui mettent leur propre pays à plat, socialement.

Alors cette dualité de l'Europe rend le combat politique à propos de l'Europe extrêmement difficile, C'est pour cela qu'il m'a paru qu'il était important de donner un objectif. Il n'y a rien de mal à dire, premièrement, que ce n'est pas au niveau national que se passent les combats. Les combats que l'on mène à l'échelle nationale sont des mystifications parce que nous combattons des gens qui en fait sont déjà asservis ; au fond ce sont des gouvernements fantoches. Les gens qu'on voit à la télé, Chirac, etc. sont des « Strawmen », des hommes de paille.

— JACQUES : D'ailleurs, Chirac, ça lui va très bien votre définition... de le voir se promener hilare un peu partout, au Salon de l'agriculture... L'homme de paille.

— PIERRE BOURDIEU : C'est ça. Là-dessus, il faut être ferme et clair. Malheureusement encore aujourd'hui les mouvements sociaux, les mouvements syndicaux, etc. n'ont pas suffisamment pris conscience de ça, pour des raisons qui tiennent au fait qu'ils dépendent de l'Etat tel qu'il est. Les journaux dépendent par des

subventions, les syndicats dépendent par des subventions, il y a des traditions...

— GÉRARD : Leur cerveau a été étatisé...

— PIERRE BOURDIEU : C'est ça, exactement.

— GÉRARD : Et c'est le problème de leur faire prendre conscience qui est très difficile.

Le « mouvement social européen »

— PIERRE BOURDIEU : On peut dire : il faut lutter au niveau mondial mais le niveau mondial c'est quand même très abstrait ; on ne peut pas faire Seattle tous les matins ; quand on répète l'expérience à Porto Alegre, déjà ça ne marche pas tout à fait aussi bien. Alors moi je dis : « Il y a un niveau où se situe une possibilité de lutte parce qu'il y a encore des syndicats très puissants en Allemagne, etc., en Italie, en Espagne ; ils ne sont pas encore complètement détruits comme en Angleterre.

A ce niveau-là, on peut concevoir une nouvelle forme de mobilisation capable de sauver ce qu'il y a encore d'intéressant en Europe : un certain syndicalisme, etc. C'est peut-être naïf mais il faut bien donner un objectif... Sinon quoi faire ?

— JACQUES : Oui mais ce que je voulais dire... La formulation que vous donnez, en imaginant que le simple fait d'avoir un parlement élu...

— PIERRE BOURDIEU : Ah ! non.

— JACQUES : au suffrage universel ou bien simplement de réformer l'Europe existante pourrait avoir un effet...

— PIERRE BOURDIEU : Vous avez raison mais comment dire ça. Par exemple, disons qu'on aurait une élection au suffrage universel — d'ailleurs ce n'est pas une proposition très originale, je pense même que Delors l'a déjà faite, alors c'est dire qu'elle n'est pas originale — une élection au suffrage universel directe pour l'ensemble de l'Europe, le même jour, ça pourrait avoir des effets. Ça veut dire que les gens auraient intérêt à faire des listes européennes, qu'il y aurait des partis européens. Le danger serait que le premier parti à se constituer serait le parti d'extrême-droite mais à part ça, il est probable qu'il y aurait des partis européens qui seraient obligés de discuter des plates-formes donc de parler dans plusieurs langues, de s'organiser ; ça aurait des effets. A condition qu'à côté il y ait d'autres choses, que la Commission soit dissoute. La Commission est à dissoudre immédiatement parce qu'actuellement, Mr. Lamy et Mr. Prodi sont des relais directs des forces économiques dont je cite les noms...

— GÉRARD : Oui. Parce que vous évoquez à un moment dans votre bouquin... Vous parlez de « partis à modèle soviétique », vous le dites. Donc d'une certaine manière, ça pourrait être le constat suivant : avec ces partis à

modèle soviétique, est-ce qu'on peut faire quelque chose ? Est-ce qu'on peut les transformer ? les amender ? et notre point de vue par rapport à ça, c'est peut-être de dire que s'appuyer dessus, s'appuyer sur une forme de parti justement à la soviétique, c'est créer encore une fois une illusion supplémentaire qu'on pourrait aménager ou changer, transformer et que le point de vue que l'on pourrait avoir par rapport à ça, c'est qu'il faut faire autrement. Justement, si on parle d'un mouvement social, il faut qu'il soit original, il faut trouver d'autres formes... Et ce qui a servi et qui est usé, à mon avis jusqu'à la corde, penser qu'on pourra réformer ce mode de fonctionnement, les personnes à l'intérieur et gagner — moi ce que je pourrais dire, gagner un petit peu de temps — mais gagner un petit peu de temps qui au contraire risquerait de se retourner contre ceux qui sont en train de lutter, qui veulent réellement une transformation radicale des sociétés. Donc je ne vois pas comment on peut essayer cet aménagement-là, comme vous le dites vous-même, de partis, de fonctionnement, complètement archaïques.

— PIERRE BOURDIEU : Juste un mot. Le mot de « parti » n'est pas prononcé dans ce livre ou alors... C'est important. Et dans le chapitre qui s'appelle « Contre la politique de dépolitisation », où j'essaie de dire ce que pourrait être un mouvement social européen, il y a trois forces : le mouvement social, coordination ouverte, etc., je dis que « Les mouvements actuels ont des traits communs, proches en cela de la tradition libertaire ; ils sont attachés à des formes d'organisation d'inspiration autogestionnaire, caractérisées par la légèreté de l'appareil et permettant aux agents de se réapproprier leur rôle de sujets actifs ».

— JACQUES : Oui mais voilà, sujets actifs, c'est là où vous dites aussi d'ailleurs dans ce bouquin que la politique est devenue simplement un mécanisme de délégation de pouvoir, avec un vote inopérant qui consiste à aller un peu comme on va à la messe, en abandonnant...

Alors c'est sur ce sujet-là que effectivement nous, anarchistes, nous disons, on ne voit pas en quoi un suffrage universel, dans des conditions dans lesquelles en effet les acteurs qui ne sont plus des acteurs mais qui sont devenus au fond de simples individus vidés de toute leur capacité de jugement, pouffait influencer sur ce qu'il faut bien dire, 50 ans d'une Europe absolument désastreuse ; on ne peut pas remettre des rustines ou des bouts de ficelle.

— GÉRARD : J'ai une précision. Page 59, vous dites «perpétue la tradition des partis de type soviétique ».

— PIERRE BOURDIEU : Je finis ma réponse. J'ai dit il y a trois pieds : Premièrement, ce mouvement social, qui au fond, il faut le dire, est de tradition libertaire, qu'il le sache ou non...

— JACQUES : Oui parce qu'il met en cause les pouvoirs d'état et les pouvoirs de la superstructure étatique que constituent...

— PIERRE BOURDIEU : ... et puis aussi dans ses modes d'organisation. Il est très décentralisé, etc. Il est très anti-centraliste, très vigilant en ce qui concerne toutes les formes de concentration du pouvoir, toutes les formes de délégation.

Alors, à ce propos, vous avez évoqué tout à l'heure la tradition libertaire ; il y a un texte de moi dont je demande à ce qu'il soit inscrit dans cette tradition (petits rires), un livre qui s'appelle « *Choses dites* ». Il y a un chapitre qui s'appelle « La délégation » où je décris — ce qui n'a jamais été fait sérieusement, ça je dis bien, ni par Proudhon ni par tous les gens que vous pouvez invoquez le mécanisme de délégation et je fais un modèle tout à fait général — et ça ce serait très bien pour ni Dieu ni maître — le modèle du prêtre. Je dis que le modèle de base de la délégation, c'est toujours le prêtre, qui pense pour vous et qui dit — c'est la formule de Robespierre, la plus monstrueuse de l'histoire : « Je suis le peuple ». Le délégué est celui qui usurpe, et j'analyse ce mécanisme. Donc je ne suis pas du tout suspect de complicité avec ça.

Donc si je dis les partis de type soviétique, je dis que malheureusement... qu'une partie de ce qui existe actuellement comme instrument de mobilisation perpétue ces traditions. Et je pense par exemple que le Parti Socialiste français, qui s'est constitué, dans sa forme actuelle, sur le modèle du Parti Communiste, perpétue les structures de type soviétique reposant sur un abus de délégation, permanent.

Deuxièmement. Les syndicats qui sont plombés par des tas de facteurs d'inertie que je décris : la dépendance à l'égard de l'Etat, les subventions, les habitudes, les cerveaux qui sont étatisés comme vous disiez tout à l'heure, etc.

— *JACQUES : Et comme vous écrivez aussi : « La Confédération Syndicale Européenne est un lobby bien tempéré ».* (rires)

— PIERRE BOURDIEU : Le troisième pied possible, c'est les chercheurs. Alors je n'ai pas beaucoup d'illusions malheureusement mais mon idée, c'est de faire une combinaison détonante. C'est-à-dire que ces gens... alors évidemment il faut les faire tenir ensemble. Pour le moment, il y a eu des petites tentatives, des « États généraux », etc. Ça ne tient pas bien ensemble, ça bloque mais peut-être qu'à l'échelle internationale, c'est mon espoir, une partie des mécanismes des forces d'inertie pourra être affaiblie. Par ailleurs, il y a d'autres difficultés.

Les conquêtes de la Science

— *JACQUES : Oui et alors on l'a dit, quand même il y a le fait qu'on ne peut pas mettre les intellectuels, les écrivains, tous dans le même panier. Il n'y a pas une classe homogène. De la même façon pour les chercheurs. Vous parliez de l'instrumentalisation des chercheurs, et vous parliez de la police, notamment, et bien, je remarquais dans un ouvrage — je ne sais pas si vous vous y faites allusion — qu'il y a un Institut des Hautes Etudes — ce n'est pas celui en Sciences Sociales, c'est celui de Sécurité Intérieure — et vous parliez de ceux qui sont à la tête, et le vocabulaire...*

— PIERRE BOURDIEU : Alors là, cet institut est un très très bon exemple. Il y a des gens qui sont cyniques mais il peut même y avoir des gens très bien, pour des raisons que je suis prêt à expliquer du point de vue des chercheurs parce que c'est important.

Actuellement, la situation des chercheurs est très difficile. La sociologie, à

la différence des mathématiques ou même de l'économie — les études économiques ne font guère, pour la plupart, de recherches empiriques — la sociologie scientifique, ça coûte cher et pour faire des enquêtes statistiques sur des gros échantillons, etc., il faut de l'argent d'une part, d'autre part, il faut aussi l'accès à des objets. Si vous voulez étudier la police. Comment faire ? Si vous voulez étudier la justice, etc. Alors il y a une partie des gens qui peuvent être des gens cyniques ; il y a des gens très bien, que je respecte, de très bons sociologues qui peuvent, en échange de la caution qu'ils donnent en participant à ces institutions, obtenir des subventions pour faire des recherches, souvent critiques... La solution n'est pas simple. Je dis ça parce qu'il faut faire attention, c'est aussi de l'éducation politique. Souvent les gens le font dans les mouvements de gauche, critiques, anarchistes, il y a une faiblesse, c'est la mise à l'index. On dit — c'est un peu la première question — « Ah ! Bourdieu, il a signé, etc. ». Ça c'est con. Ce n'est pas seulement salaud, c'est con parce que ça affaiblit, ça n'a pas de sens. Il faut faire très attention à la dénonciation rapide, superficielle. Il y a eu des époques où on guillotinait. On a guillotiné Condorcet comme ça parce que Saint-Just était un mauvais médecin. Il faut faire très très attention à ça et être en garde toujours contre... les choses sont compliquées.

— JACQUES : Il est certain que quand on vit dans un environnement, qui est entièrement opposé à ses propres conceptions, on ne peut pas non plus ne pas être impliqué plus ou moins involontairement ou indirectement dans des mécanismes. Le danger c'est que cette participation peut servir de caution et qu'elle peut dire : d'accord, nous avons une minorité qui n'est pas d'accord avec... mais la majorité estime que c'est ainsi, que nous devons...

— PIERRE BOURDIEU : Il y avait dans « Le Monde Diplo » un article de Pierre Rimbert, qui est un de mes étudiants, qui est un garçon absolument remarquable ; ce garçon a fait un papier très argumenté et très documenté, avec les noms propres, très sérieux... Alors dans son milieu, le milieu des chercheurs, on dira : « Comment, cette dénonciation, c'est pas de la science... ». Et en même temps, de l'autre côté, on peut s'en servir pour dire ce qui va lui rendre la vie encore plus difficile : « Mais comment, Mr. X qui est là, c'est un pourri ? ». C'est pour ça, la situation n'est pas toujours facile. Ce garçon a démonté un mécanisme très important...

— JACQUES : C'est d'ailleurs lui, c'est dans « Le Monde diplo » que j'avais lu cet article sur cet Institut. C'était un peu le symbole... parce que IHESC, Institut des Hautes Etudes en Sciences Sociales, et là IHESI, c'est sur la sécurité...

— PIERRE BOURDIEU : Mais c'est fait pour.

— GÉRARD : Et du même coup la sécurité est légitimée.

— PIERRE BOURDIEU : Absolument. Il a raison de pointer ça.

— JACQUES : C'est pas pour faire des attaques ad hominem*, c'est pour dire qu'il faut se méfier. Quand vous dites qu'il faut faire entrer dans le débat*

public les conquêtes de la science, il faut effectivement se méfier. D'ailleurs, il n'y a pas que ce sujet-là. Il y a des gens qui se servent de l'économétrie pour démontrer n'importe quoi. Il y avait l'affaire Sokal et Bricmont, il y a quelques années, qui montrait aussi qu'on fait des démonstrations en sciences humaines collées sur des démonstrations en sciences physiques. Il y a un bouquin aussi, je ne sais pas si vous l'avez tu, qui s'appelle «Ni dieu ni gène ».

— PIERRE BOURDIEU : Non. Je n'ai pas lu ça.

— *JACQUES : ...qui est fait par des généticiens et qui développe la thèse... enfin ils sont critiques par rapport à tout ce qui est OGM, à génie génétique et tout ce qui est manipulation de l'humain, et notamment cette espèce de « divinisation du gène» dans lequel ils développent toute une série d'idées fondées sur des données scientifiques — je ne suis pas à même de suivre, n'étant pas moi-même scientifique — mais qui sont apparemment très intéressantes, allant jusqu'à dire que l'on réintroduit la métaphysique dans la génétique moléculaire.*

— PIERRE BOURDIEU : Absolument. Et la politique. Il y a une espèce de « naturalisation ». On dit tout est dans les gènes. Donc il n'y a plus d'histoire, les gens sont le produit de leurs gènes, c'est foutu une fois pour toutes. Et ça malheureusement, un certain nombre de savants peuvent être enclins à accepter cette idéologie, sans réfléchir, parce que ça correspond à la vision de leurs intérêts.

Tout ce que vous dites là, je suis absolument d'accord. Il ne s'agit pas de prendre les chercheurs tels quels, d'y voir comme au XIXème siècle, au nom de l'illusion de l'éducation — le mouvement social sanctifiait Pasteur —, Pasteur était devenu une sorte de Dieu... Il faut se méfier des savants, se méfier de la science mais on le fait mieux si on a des savants avec soi. Je pense qu'il faut savoir que pour eux ce n'est pas facile. C'est important. Or il y a un coût à payer. Un type comme Cordonnier paie cher. Il y a des gens qui pourront... — qui sont beaucoup moins bons que lui en économie — ricaner, dire « T'as vu le bouquin de Cordonnier »... Il travaille pour être respecté. Il faut aider ces gens.

— *JACQUES : On a tous besoin d'une certaine reconnaissance mais je crois qu'il ne faut pas la chercher uniquement dans sa profession et dans son métier. On peut la trouver à l'extérieur.*

— PIERRE BOURDIEU : Encore faut-il que cet extérieur soit éclairé. Je veux dire à condition que l'extérieur sache comprendre.

La misère du monde

— *GÉRARD : Un autre aspect. La situation mondiale est telle que, quand on parle du risque — vous l'évoquez — de mettre sa réputation ou sa position du moment en jeu, il faut se dire, enfin pour ce qui est du regard que les libertaires peuvent avoir sur l'ensemble des individus, se dire que, pour certains, c'est vrai, il y a un risque de jouer sa position sociale, de jouer sa position économique, il y*

a quand même des millions et des millions de gens, qu'est-ce qu'ils peuvent jouer eux ? Et c'est ça qu'il faut voir. Même en jouant sa propre position sociale ou sa propre position économique, elle est encore relativement confortable.

— PIERRE BOURDIEU : Bien sûr. Vous avez tout à fait raison de rappeler ça. Mais il faut quand même dire... Il y a des gens qui sont dans la misère grave et c'est presque ridicule d'évoquer la misère du chercheur par rapport à cette misère-là. Cela dit, il ne faut pas oublier parce qu'elle peut être génératrice de choses très graves. Ce n'est pas par hasard, par exemple, qu'une partie des formes les plus atroces de la pensée, les pensées extrémistes, d'extrême-droite s'enracinent dans cette misère-là.

Ce n'est pas la misère des misérables, c'est la misère des misérables-relatifs, la misère des chercheurs.

— GÉRARD : C'est ce que vous avez dit dans votre ouvrage pour « La misère du monde ».

— PIERRE BOURDIEU : Oui, voilà. C'est pour ça que cette misère-là, il faut l'isoler, il faut la comprendre parce qu'on peut... Vous savez, par exemple, le terreau de la pensée fasciste universelle était la France — C'est pas BHL qui le dit, il a copié ça dans des livres... Il y a eu en France une usine à discours fascistoïde qui souvent s'enracinait dans le mouvement social. C'étaient des gens qui passaient de l'anarchisme à l'extrémisme de droite etc. Alors ça c'est en grande partie parce qu'on ne comprend pas cette misère-là, cette souffrance-là, qui est une souffrance de privilégiés relatifs.

— JACQUES : Vous croyez que c'est lié vraiment à une aristocratie de la connaissance ? Est-ce que finalement ces évolutions qu'on a vu effectivement passer du socialisme au fascisme, on a vu tout ça notamment dans les années 40 avec Déat, avec Doriot, avec ces gens-là, et puis ça s'est vu dans l'histoire du XIXème siècle aussi...

— PIERRE BOURDIEU : Et puis après 68.

— JACQUES : C'est au fond un phénomène de populisme, un phénomène qui veut que les grandes idées, les grandes utopies que l'on ne voit pas se réaliser pendant qu'on est en vie, on est prêt à suivre n'importe quel Général Boulanger pour les voir plus ou moins se matérialiser, en ayant abandonné à la fois la morale, l'idéal, pour simplement une action, un activisme et puis on débouche sur ce qui a été les faisceaux italiens, le nazisme hitlérien ou simplement l'Action Française, les Croix de Feu en 1936. C'est pas seulement les chercheurs...

— PIERRE BOURDIEU : Non. Quand je parlais de cette catégorie-là... Max Weber... il a une expression qui est un peu « vache », il parle d'intellectuels prolétaroïdes. Ça je pense c'est une catégorie très très dangereuse. Dans l'histoire de l'humanité... Lénine était un intellectuel prolétaroïde... Ce sont des gens très dangereux, qui ont des comptes à régler avec le monde intellectuel... Saint-Just que j'évoquais tout à l'heure... Ils ont des comptes à régler dans leur univers... Ça

englobe des artistes, des écrivains ratés... Il faut savoir que ces choses-là sont toujours présentes. Je pense par exemple... vous avez dans le monde intellectuel actuel... Je ne veux pas citer de noms propres, là ce serait trop vache... des gens qui ont des trajectoires comme ça, des gens qui sont passés du catholicisme, de l'extrême-gauche à la pensée de droite presqu'extrême et qui disent dans les journaux toutes les semaines des choses terribles qui sont autant dirigées contre eux-mêmes... une sorte de haine de soi... et ces gens-là, qui sont, statistiquement, très peu nombreux, sont très importants, historiquement.

— GÉRARD : Oui. Ils ont une audience...

— PIERRE BOURDIEU : Oui. Voilà. Ils peuvent faire beaucoup de mal. Peut-être ne méritent-ils pas qu'on en parle autant.

— JACQUES : *Si on parle de la façon dont les gens présentent leur thèse, leur philosophie cette présentation peut avoir des aspects détournés ou peut évoluer ou peut être simplement de l'opportunisme. Est-ce que vous avez vu un bouquin qui concerne directement le sujet dont on parle. J'ai lu ça dans « Le Monde des Livres » du 27 février, un compte-rendu sur un bouquin de deux Américains, le frère du financier Jimmy Goldsmith, qui s'appelle Edouard Goldsmith, et Jerry Mander qui ont fait un bouquin qui s'appelle « Le procès de la mondialisation »...*

— PIERRE BOURDIEU : Non je n'ai pas vu.

— JACQUES : ...et apparemment... En tout cas, de ce qu'en dit Philippe Arnaud du « Monde » qui fait le commentaire, voilà des personnages qui sont apparemment intégrés dans le système, c'est-à-dire qui devraient être dans la « pensée unique » et qui font une critique féroce de la mondialisation. Il est certain... Je ne sais pas ce qu'il interprète, le journaliste qui interprète le bouquin parce qu'il s'étonne lui-même ; il dit : « On aura tout vu. Des gens qui devraient au fond développer l'idée que le système économique américain, étatsunien, est merveilleux et c'est ça qui est l'avenir de l'humanité, et bien sont en train de dire qu'on court à la catastrophe avec ».

FARCE ATTAC... Contester... Pour aller vers quoi ?

— GÉRARD : Oui mais ça s'est déjà vu. Il faut voir dans quelle forme aussi ils peuvent prendre ça où d'un seul coup, il y aurait une prise de conscience et un changement total de leur appréciation et puis aussi être sur une critique mais pas pour... encore une fois une critique de la globalisation, autrement dit la mondialisation... mais pas avec les mêmes arguments...

Peut-être aussi un sujet... J'avais regardé un petit peu un numéro des « Sciences Humaines », cette revue mensuelle... il y avait une dizaine de pages de mai 2000 et le titre c'était justement « Le monde selon Bourdieu », donc on vous voit sur la couverture. (Tout à l'heure, on parlait de « champ » mais il reste trop

peu de temps pour évoquer le vocabulaire). On parlait dedans du vocabulaire « bourdieusien », comme « capital », « champ », « habitus», « violence symbolique » — très important, on n'a pas eu le temps de développer.

Il y avait deux choses, ce qui était dit autour de vous : la nébuleuse de la gauche de la gauche — alors expression peut-être à définir— et aussi par rapport à la lutte, la lutte qui est engagée, que l'on voudrait, nous, évidemment, très forte, radicale, c'est-à-dire que chaque personne prenne conscience de l'abomination de ce monde et que chacun à sa propre place essaie de se bagarrer.

Alors on pourrait dire comme moyen « d'attaque », pour faire une paraphrase, l' «Association pour la Taxation des Transactions financières pour l'Aide aux Citoyens », la définition de l'association ATTAC, « Agir Ensemble contre le Chômage AC ! » et puis le « Club Merleau-Ponty» fondé en 95 contre le libéralisme et la pensée unique... Nous ce que l'on fait — on a écrit différentes choses là-dessus et puis dans « Le Monde libertaire », on y revient relativement souvent, c'est que nous, on a l'impression qu'ATTAC est une association finalement qui est pleine d'illusions, ou qui voudrait donner l'illusion, et comme on dit, d'une certaine manière « Comment taxer, imaginer 0,01 % sur, on pourrait dire, le crime financier. Ça est-ce que ça peut servir à redistribuer aux plus pauvres, et moi je vous dirai tout de suite : est-ce que ce n'est pas encore une nouvelle illusion où des mentalités « petites-bourgeoises » se retrouvent dans cette association-là, en disant : « C'est pas si mal que ça ; on continue à faire comme on fait tous les jours et puis finalement si on peut participer à cette association, un jour redistribuer un petit peu aux plus pauvres, et bien c'est déjà quelque chose ».

Sans engager une longue discussion par rapport aussi à AC ! sur le chômage, le travail, la remise en cause de l'idéologie du travail dans nos sociétés — on n'aura pas le temps d'en parler — puisque c'était le titre du « Monde » aujourd'hui : le chômage qui baisse d'un million de demandeurs... mais l'explosion de la précarité, l'explosion des travailleurs pauvres, ça c'est passé complètement de côté... Alors pour en rester là, on avait le sentiment que les moyens d'agir, les moyens de lutter semblaient très très faibles et non seulement faibles, mais ce qui est un peu plus inquiétant, étaient une illusion.

— PIERRE BOURDIEU : Je suis ravi de ce que vous avez dit, du problème que vous posez.

Je n'aime pas beaucoup cette revue de sciences humaines. Si vous remarquez, je n'y ai pas participé du tout parce que c'est assez superficiel et pas très très sérieux.

Ce que vous dites sur ces mouvements, ATTAC... Je suis assez d'accord et une partie même très d'accord. J'avais écrit sur mon papier : utopisme petit-bourgeois. Il faudrait voir un peu les bases sociales dans quel milieu ça marche.

— JACQUES : En tout cas, c'est pervers comme raisonnement... Plus on spécule sur le crime...

— PIERRE BOURDIEU : Vous avez dit tout à l'heure que dans mon propos sur l'Europe, etc., il y avait quelque chose d'un petit peu réformiste. Alors c'est vrai...

— *JACQUES : Timide...*

— PIERRE BOURDIEU : ... il me semble que je m'en suis un peu expliqué. Dans mon intention... Ce que je propose là-dedans et qui n'est pas simplement du papier : il y a des actions, c'est important que je le dise, des actions, ça marche, il y a des réunions de travail, il y a une réunion à Vienne, il y en aura une autre à Athènes ; cette idée de mouvement social européen, c'est... une utopie en marche mais elle est tout à fait d'un autre ordre. Elle consiste à dire : il y a dans le monde européen des gens, des anarchistes, etc. qui ne sont pas contents du monde tel qu'il va, qui sont en colère, révoltés... qui sont des vrais militants, déboussolés, qui sont mécontents de ce que font leurs centrales syndicales, sans parler de leurs partis, de leurs gouvernements, etc. Ces gens-là sont un peu des « pro » sans être des mandataires corrompus de la résistance et ces gens-là, en s'organisant, peuvent devenir une force réelle de contestation, qui peuvent exploiter des accidents comme celui de la vache folle, faire prendre conscience... des accidents de chemin de fer, etc., élever la conscience... Alors un des grands problèmes... les journalistes... Ce mouvement social ne pourra réussir, dans l'état actuel des rapports de forces symboliques, que si les journalistes sont au moins mis dans le coup, malgré eux ou si possible avec eux, donc il faut opposer des moyens « d'agir vrai »... Alors ces moyens d'agir vrai, il faut chercher dans le réel ; on ne peut pas se contenter de rêver, d'actions imaginaires, verbales par lesquelles on se fait plaisir, sans changer grand-chose.

— *JACQUES : Ce qui est intéressant en effet c'est la recherche des nouvelles, d'ailleurs vous le dites vous-même, et donc tant qu'on est à décortiquer des situations inacceptables, à expliquer les raisons d'une révolte... Je pense qu'on peut lancer des idées même si en effet ce sont des idées qui ne sont pas encore entièrement formalisées, qui ne reposent pas sur des démonstrations mathématiques mais qui sont autre chose... Je crois que c'est dans ce sens-là qu'on trouvait que c'est un peu timide.*

— PIERRE BOURDIEU : Oui, La partie critique est plus développée que la partie constructive. Une autre raison est que — c'est à la fois une conviction profonde politique et en même temps un constat scientifique — on ne peut plus bâtir des mouvements sociaux sur les modèles anciens. Ces mouvements anciens ne peuvent servir qu'au maintien de l'ordre. Donc il faut inventer tout à fait autre chose mais pas simplement des idées. Les gens croient qu'il faut inventer des idées... Il faut inventer des modes d'organisations dans lesquelles s'inventent les idées. Ça c'est peut-être l'idée la plus importante de ce bouquin, que je rabâche tout le temps. Je dis : « Il n'y a plus de Maîtres à penser, je ne suis pas Maître à penser. Je me sers de ma connaissance du monde social pour dire : “ La première invention est organisationnelle” ». Et on ne dira pas aussitôt Internet !!!

— *JACQUES : Oui mais alors-là attention à ne pas créer un nouveau parti, une nouvelle bureaucratie...*

— PIERRE BOURDIEU : Non pas du tout. Ce qui me parait utile, c'est de tenter de rassembler et d'organiser des forces qui se cherchent, inventer des

modes d’organisation qui facilitent de nouvelles idées.

FIN DE L’ENTRETIEN

« A La Bonne Franquette »...

« *Bonne voie, bon début pour obtenir votre brevet d’Humanisme*, avons-nous solennellement déclaré à une table de bistrot à notre Cardinal, impatient de connaître, devant un “ Communard ” (rouge-cassis), les effets de son show libertaire...

« *Mais*, avons-nous ajouté, devant son air de contentement un peu accentué, *il restera quelques épreuves pour les semaines à venir. Vous nous apporterez votre texte (“ Choses Dites ”) sur la “ délégation de pouvoir ” dont, dites-vous, le modèle de base est “ le prêtre ”.*

« *On évoquera aussi vos conceptions sur l’individu, sur l’Etat. C’est bien le moins pour un brevet d’Humanisme.*

« *Au prochain exercice sur Radio Libertaire...* »



Pierre Bourdieu sur Radio libertaire

Un cardinal chez les anars ...

NI DIEU NI MAITRE

le monde libertaire
hebdomadaire de la Fédération anarchiste
adhérente de l'Internationale des fédérations anarchistes



Pierre Bourdieu sur Radio libertaire

Un cardinal chez les anars ...

Le 1er mars 2001, L'Émission « Chronique Hebdo » sur Radio libertaire recevait Pierre Bourdieu pour dialoguer autour de son dernier bouquin Intitulé « Contre-feux n° 2, pour un mouvement social européen » (*Éditions Raisons d'Agir*, 30 F.) Mis à l'index par le « Sacré Collège » des « Dominants » de la communication (celle du vide de la pensée, toutes télés et radios confondues), un peu comme un sous-préfet qui s'en va-aux-champs boire un bol d'air frais, Le cardinal Ratzinger de la Science (selon le directeur de la revue « *Les temps modernes* », « *Le Monde* » 18 septembre 1998), est venu par plaisir rompre des lances avec les anars.

— RADIO LIBERTAIRE : *Pourquoi avoir accepté l'invitation de la Radio des anarchistes ? Est-ce pour la promotion de votre collection éditoriale « Raisons d'Agir », sachant que RL, presque seule radio libre, ne dispose que d'une audience limité, même s'il s'agit de l'élite de l'audience ? Quelles sont vos relations avec les médias officielles ?*

— PIERRE BOURDIEU : Les médias officiels me repoussent, je veux dire qu'ils sont repoussants. Je refuse systématiquement les interventions à la télé et à la radio. C'est par plaisir, par solidarité, pour l'appel à la mobilisation non centraliste, non autoritaire, libertaire dirais-je même, que je suis ici. Dans le propos que je développe, la tradition anarchiste me paraît avoir un rôle à jouer. Pour moi, tous ceux qui se réclament de la pensée anarchiste ou qui sont proches d'elle représentent une cible privilégiée dont j'aimerait être entendu. Avec d'autres, les anarchistes me paraissent particulièrement aptes à entrer dans le nouveau mouvement politique international qu'il s'agir d'organiser.

— *RL : Vous écrivez que ceux qui sont concernés et en particulier les intellectuels et les chercheurs qui s'intéressent au mouvement social aujourd'hui, en Europe, doivent s'impliquer. Y a-t-il un thème général, une philosophie qui inspirent votre entreprise éditoriale ?*

— PB : Oui et non. La philosophie générale, c'est le titre de la collection : « Raisons d'agir ». Nous essayons de recréer un lien entre ceux (chercheurs en sciences sociales, sociologues, économistes, etc.) qui analysent et tentent d'expliquer les phénomènes de la société et les acteurs sociaux. C'est un travail d'autant plus difficile que cette relation a été brouillée longtemps, notamment par un certain nombre d'intellectuels, censés soutenir la mouvement social, et qui sont entrés au PC, comme en religion, pour s'abêtir. C'est aussi un effort pour mettre dans un langage simple des idées d'experts sociaux-économiques, et un travail de décryptage de ce qui peut se cacher derrière les équations des économistes.

— *RL* : *Pour recréer ce lien entre acteurs de terrain et intellectuels, pour surmonter la défiance à l'endroit de la parole de ceux qui prétendaient au nom de la religion marxiste conduire le peuple sur la seule voie de l'émancipation et du bonheur, il faut trouver un autre langage que celui du maître, du bureaucrate du parti ou du syndicat...*

— PB : Oui, on ne parle plus comme avant. On ne peut plus prendre les gens pour des cons. La création de syndicats ou de toutes sortes d'institutions parallèles (tel SUD par exemple) découle en partie de cette prise de conscience qu'il était temps d'arrêter d'écouter la parole du maître. Bureaucrates syndicaux, intellectuels dévots, même lorsqu'ils apparaissent comme subversifs dans la langue, demeurent soumis au maître dans leur inconscient, dans leur comportement. Ce que nous faisons dans ces petits livres accessibles à tous n'est pas inutile. Cet effort de divulgation de connaissances souvent complexes, ardues à traduire en langage simple, s'accompagne d'une lutte sans merci contre une des marques de la servitude volontaire : l'effet de vénération. Il y a la coupure funeste entre ceux qui savent et qui ont ce que j'appelle le « monopole de l'universel » et puis la masse qui ne sait pas, ne comprend pas et qui se soumet à ceux qui ont le savoir. C'est cette bataille contre la vénération des élites, vénération qui permet leur « autoreproduction », que je mène, sans m'exempter moi-même de mes analyses.

— *RL : Lorsque, dans votre opuscule, vous souligné justement que l'Europe est un « leurre », un « masque » dissimulant la domination sans partage des Etats-Unis et des multinationales, ne pourriez-vous pas montrer plus d'audace dans les propositions de remèdes ? En effet « lutter » pour la simple « transformation démocratique » d'institutions « non démocratiques », « radicaliser » et non point « annuler » le projet européen, remplacer la commission européenne par un « exécutif responsable devant un parlement européen élu au suffrage universel », autant de vos propositions qui nous apparaissent d'une timidité sans commune mesure avec la nocivité extrême d'un processus élaboré et construit méthodiquement depuis un demi siècle et qui nous conduit aujourd'hui, nous européens et non-européens, à une catastrophe dont les signes avant-coureurs étaient visibles dès la naissance de cet échafaudage européen, et dont les manifestations actuelles sont effroyables (vache folle, épizooties diverses,*

massacre d'animaux, effondrement de secteurs d'activité économiques, atteintes à la santé publique etc.)...

— PB : L'Europe actuelle est un relais des forces économiques dominantes. On a identifié Europe et modernité. Au sens ou modernité serait le contraire de l'archaïsme, du conservatisme, du nationalisme. En fait il y a deux Europes. L'une, qui s'autonomiserait par rapport aux Etats-Unis, et affirmerait son attachement à une morale solidariste, à une solidarité avec le tiers monde, à un *welfare state*. L'autre, celle qui se construit et qui cache la première est un simple appendice des Etats-Unis. Cette Europe de la destruction sociale, de l'élimination programmée des structures collectives est à l'image du Canada ou de la Grande-Bretagne, sorte de *Dominion* ou union douanière avec la métropole américaine.

Il faut clairement dénoncer une telle Europe, celle qui aujourd'hui interdit à l'Irlande de sauver ses service publics. Mais le combat ne peut se situer au niveau national. Au plan national, nous ne combattrons que des fantoches, des fantoches, des hommes de paille, tels nos deux cohabitants concurrents. La lutte se situe donc au niveau mondial, mais c'est au niveau européen que l'on peut espérer trouver de nouvelles formes organisationnelles permettant de rassembler les forces en mouvement aujourd'hui et de susciter de nouvelles mobilisations, syndicales ou autres.

— RL : Comment alors voyez-vous ce que vous appelez un mouvement social européen ?

— PB : Il devrait se construire sur trois piliers, sur trois forces.

La première faite des initiatives sociales qui depuis plusieurs années s'organisent en Europe notamment, qui pratiquent une coordination ouverte, sans hiérarchie ni centralisme, de conception autogestionnaire antiautoritaire, libertaire même sans l'étiquette.

La seconde faite des structures syndicales anciennes, certes disparues en Grande-Bretagne, mais encore vivantes en Italie et en Allemagne et qui doivent pouvoir se rénover.

La troisième faite des chercheurs d'Europe et du monde qui dans tous les domaines (économie, sociologie, sciences en général...) élaborent les outils nécessaires à la réflexion et à l'action de transformation radicale de l'ordre économico-social actuel. Je suis conscient que cette combinaison peut apparaître comme détonante mais qui pourrait garantir la solidité d'une combinaison en ce domaine ?

— RL : Vous écrivez, à propos de ce que vous appelez la troisième force du mouvement social : « Il faut faire rentrer dans le débat public dont elles sont tragiquement absentes, les conquêtes de la science »... Ce propos ne risque-t-il pas de masquer les méfaits (à côté des aspects positifs) d'une science « sans conscience » et de faire des scientifiques une catégorie homogène unie dans son soutien et sa contribution avec les autres forces qui se battent pour une transformation radicale de la société ?

— PB : C'est vrai, on ne peut pas parler d'une classe homogène de scientifiques. Tous n'entreront pas dans le mouvement de contestation et de lutte. Certes il faut se méfier de la science et des savants, mais on le fait mieux si on a des savants avec soi.

En outre, il faut savoir reconnaître le courage des chercheurs, leur détresse quelquefois. Comme chacun de nous, ils ont besoin de reconnaissance, de ce respect sans lequel (on l'a vu dans l'histoire) certains peuvent se laisser aller à un ressentiment tragique (dérives fascisante).

— RL : Ne croyez vous pas que, même s'il ne s'agit que de stimuler, coordonner, organiser des actions conscientes et spontanées, il soit nécessaire, par un souci de cohésion sinon de cohérence, que ces actions aillent dans le même sens ? Nous aimerions avoir votre avis sur l'un de ces mouvements : ATTAC. Pour nous, l'idée de combattre l'inégalité économique par un prélèvement sur les mouvements de capitaux dits spéculatifs, apparaît comme un contresens tragique puisque le mécanisme proposé conforte et incite au développement de la spéculation dénoncée.

— PB : Oui je suis assez d'accord avec votre analyse relative à ATTAC. Mais pour revenir à mon propos sur l'Europe, c'est vrai qu'il y a un peu de réformisme. Mais il y a aussi une action concrète, des réunions de travail (bientôt Vienne. Athènes etc.). C'est une utopie en marche bien différente des mouvements du type ATTAC.

Il s'agit de regrouper des militants, des résistants, des anarchistes, des révoltés conscients. En s'organisant ils peuvent devenir une force réelle de contestation. Ils contribueront à élever la conscience, le jugement des gens. Certes la partie critique de mon livre est plus développée que la partie constructive. On ne peut pas bâtir des mouvements sociaux sur des modèles anciens. Il n'y a plus de maîtres à penser. Ce qui me paraît utile c'est de tenter de rassembler et d'organiser des forces qui se cherchent, inventer des modes d'organisation qui facilitent la naissance de nouvelles idées.

propos recueillis par
Archibald Zurvan



Cher Jacques B

Merci de votre envoi. Je me suis reconnu pour l'essentiel dans votre transcription. J'ai fait malgré tout quelques corrections et additions. J'espère que ça vous conviendra.

Merci aussi pour le brevet d'humanisme et pour votre gentillesse, l'autre jour, qui m'a beaucoup touché.

Bien amicalement à vous

COLLÈGE DE FRANCE
52, RUE DU CARDINAL-LEMOINE, 75231 PARIS CEDEX 05 TÉL. 01 44 27 18 40

J'espère que je recevrai, pour ma collection..., le Monde libertaire..



le monde libertaire
hebdomadaire de la Fédération anarchiste
adhérente de l'Internationale des fédérations anarchistes



23 janvier 2002

Mort de Bourdieu

le monde

le monde libertaire
hebdomadaire de la Fédération anarchiste
adhérente de l'Internationale des fédérations anarchistes

23 janvier 2002



Mort de Bourdieu

Alors, Pierrot ! Tu t'es fait la malle... Scandale ! Notre collégien a joué les filles de l'air. Il a abandonné, sans tambours ni trompettes, son séminaire sur l'Anarchie. Il l'avait entrepris en mars 2001, sur Radio libertaire.

Et pourtant, nous avions formé de grands espoirs sur ce collégien doué.(1)

A mille lieux des petits marquis, tels les patrons des revues *Esprit* ou *les Temps modernes*, maîtres, ès « bassesse et perfidie » (2), Pierre Bourdieu que nous rencontrions pour la première et la seule fois, était un « honnête homme ».

En retraçant, après lui en avoir soumis le brouillons, les principaux points de notre dialogue radiophonique, nous écrivions :

« [...] Mis à l'index par le « Sacré Collège » des « dominants » de la communication (celle du vide de la pensée), [...] un peu comme un sous-préfet qui s'en va-t-aux champs, boire un bol d'air frais, Bourdieu est venu par plaisir rompre des lances avec les anars...

« Nous aimons bien les moutons noirs, ceux qui “ ouvrent leur gueule ” (3) surtout quand la contradiction, la controverse est fructueuse.

« Enfin nous avions l'outrecuidance de nous estimer aptes à délivrer ou non à notre impétrant de pèlerin son brevet d'humanisme. Nous étions curieux de savoir si, cinq cents ans après la création du Collège de France à l'initiative de Guillaume Budé, humaniste généreux, helléniste et savant, ami d'Erasme et de Rabelais, le

même esprit pouvait encore souffler sur quelques-uns de ces collégiens du troisième millénaire... »

Ce premier exercice avait été positif. Ces « partielles » avaient porté sur le dernier ouvrage des éditions Raison d'agir, et intitulé *Contrefeux n° 2, pour un mouvement social européen*. Il s'en était si honorablement tiré, que nous avions de sérieux espoirs pour la suite. Nous l'avions encouragé.

« Bon début pour obtenir votre brevet d'humanisme, avons-nous solennellement déclaré à " La Bonne Franquette ", à notre cardinal (4), impatient de connaître, devant un communard (rouge-cassis), les effets de son show libertaire. »

« Mais, avons nous ajouté, devant son air de contentement un peu accentué, il restera quelques épreuves pour les semaines à venir... Au prochain.. exercice sur RL. »

Nous avions déjà proposé le second volet de l'exercice qui aurait notamment été consacré à ses conceptions de l'Etat, de la relation « individu-société », et à son ouvrage *Méditations pascaliennes.*

Pierrot, tu n'est pas sérieux. On n'abandonne pas ainsi au milieu du gué. Toi qui savais fort bien démystifier, désacraliser, démonter les idées reçues ! Toi qui combattait avec fougue la pensée (?) binaire, le tout ou rien, la logique totalitaire du tout ou rien, du « 0 » ou « 1 » mais pas les deux mélangés ! Toi qui, devant un auditoire de « dominés », savais, sans rhétorique absconse, faire front et trouver les mots pour combattre l'anti-intellectualisme primaire et obliger à réfléchir. (5)

Tu vas nous dire que la Camarde est sans morale, sans justice, sans respect, pour les hommes et leur vertu. D'accord. Nous avons à continuer sans toi, à nous battre contre ceux qui vont tenter de t'enterrer, toi et ta pensée, une deuxième fois sous les fleurs. Salut Pierrot !

Archibald Zurvan



Notes.

(1). *Le Monde Libertaire*, n° 1240 du 5 avril 2001.

(2). *Le Monde* du 31 janvier 2002 : Article de Jacques Bouveresse, « Pierre Bourdieu, celui qui

(3). *Le Monde* du 3 décembre 1999, « La tradition d´ouvrir sa gueule ».

(4). *Le Monde* du 18 septembre 1998, article dans lequel Bourdieu est traité de « cardinal Ratzinger de la Science ».

(5). *La Sociologie est un sport de combat*, Film de Pierre Carles.



Groupe du “ 71 ”

Paris - 2008